

PROFESSEUR
MARCEL
RUFO

Avec la collaboration de
Christine Schilte

*Frères
et sœurs,
une maladie d'amour*

Fayard

Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[DES MÊMES AUTEURS](#)

[Introduction](#)

[1 - Le début de l'histoire, ou l'arrivée du second](#)

[Ils m'ont fait ça !](#)

[Devenir un grand](#)

[Elle voulait un frère, il réclamait une petite sœur](#)

[Chasser l'intrus](#)

[Le bon écart d'âge](#)

[Éloge de la jalousie](#)

[2 - Aîné et cadet : à chaque rang son avantage](#)

[Qui perd, qui gagne ?](#)

[Coincé entre un grand et un petit](#)

[Un ancien enfant unique](#)

[Un adulte référent et confident](#)

[« Marquage à la culotte »](#)

[Aîné ou cadet : à chacun sa personnalité](#)

[Une compétition à la loyale](#)

[S'aimer soi-même pour aimer les autres](#)

[3 - Frère et sœur : rivalité des genres](#)

[Une image trop idéale](#)

[La loi du genre](#)

[Des partenaires parfaits](#)

[L'école, un agent de séparation](#)

[Le rêve d'être enfant unique](#)

[Adolescents complices](#)

[Une proximité risquée](#)

[Des parents souvent aveugles](#)

[Un amour trop fort](#)

[4 - Le jeu des préférences : l'amour sans partage](#)

[Le plus beau des enfants](#)

[Des affinités réelles ou imaginées](#)

[Le poids du passé](#)

[Les projets déçus](#)

[Bien gérer les préférences](#)

[Le mal-aimé](#)

[Héritage et affection](#)

5 - L'ado et la fratrie

[Le cadet a tous les défauts](#)

[Parents et médiateurs](#)

[Le syndicat des ados](#)

[Un privilégié : le petit dernier](#)

[Faire mieux que tous](#)

[Quand l'adolescent va mal, c'est toute la fratrie qui souffre](#)

[La crainte de la contagion](#)

[De plus en plus indépendant](#)

6 - Les jumeaux, une fratrie extrême

[Une rivalité insupportable](#)

[Ressemblances et différences](#)

[Séparer les inséparables](#)

[L'effet miroir](#)

[Cultiver les particularités](#)

[Lorsque la différence s'impose](#)

[Dominant, dominé](#)

[Vivre les séparations](#)

[Ces enfants dits « multiples »](#)

[Histoires extraordinaires](#)

7 - Frères et sœurs d'adoption

[Des frères et des sœurs comme les autres](#)

[Tout se rejoue à l'adolescence](#)

[Aîné grâce à la science](#)

[Conserver sa « fratrie de sang »](#)

8 - Avoir un frère ou une sœur handicapés

[Le handicap marque les différences](#)

[Les maladies héréditaires](#)

[Le don d'organe entre frères et sœurs](#)

[Le décès de l'enfant malade](#)

9 - Les fratries recomposées

[Le coupable est parmi nous](#)

[Choisir son camp et son parent](#)

[Intégrer une nouvelle famille](#)

[La fratrie des demi-frères et des demi-sœurs](#)

[10 - Qu'est-ce que la fratrie ?](#)

[Frères et sœurs de sang](#)

[À chacun son parent](#)

[La force des souvenirs](#)

[L'union des différences](#)

[Trouver sa place dans la famille et dans la société](#)

[Apprendre l'autre](#)

[Se soumettre aux règles du groupe](#)

[Le lien fraternel à l'épreuve du temps](#)

[Les relations fraternelles à l'âge adulte](#)

[Bibliographie](#)

© Librairie Arthème Fayard, 2002.

978-2-213-65876-6

*Pour Celli, Fanou, Daniel, Mari
et Aldo qui sont mes frères
Pour Lisa et Ezia qui sont mes
grandes sœurs*

DES MÊMES AUTEURS

Marcel Rufo

Œdipe toi-même ! Consultations d'un pédopsychiatre, Paris, Anne Carrière, 2000.

8 textes classiques en psychiatrie de l'enfant, Paris, ESF Éditeur, 1999.

En collaboration avec Christine Schilte

Élever bébé, Paris, Hachette Pratique, 2001.

Vouloir un enfant (avec René Frydman), Paris, Hachette Pratique, 2001.

Comprendre l'adolescent, Paris, Hachette Pratique, 2000.

Introduction

Je suis un enfant unique avec sept frères et sœurs

Alain Marcelli, dit Celli, est mon frère, un frère de cœur. Je le connais depuis l'âge de 4 ans et nous comptons, dans quelques années, quand nous serons à la retraite, faire ensemble le tour du monde à la voile.

Fanou et Daniel sont mes frères de faculté de médecine et de rugby.

Aldo et Mario, Italiens sicilien et piémontais, sont des frères en raison de nos origines communes.

Quant à Lisa et Ezia, ce sont mes grandes sœurs parce qu'elles ont joué ce rôle auprès de moi pendant toute mon enfance. Ma mère me confiait régulièrement à ces deux merveilleuses cousines, adolescentes de 15 et 16 ans, devenues à la fois des sœurs et de véritables petites mamans. Ezia était baroque et inconséquente ; elle me laissait sans protection au soleil et m'a jeté à l'eau à l'âge de 4 ans pour m'apprendre à nager. Elle mangeait quantité d'escargots de mer que nous allions récolter sur les rochers les jours de tempête de vent d'est. Lisa était mon « surmoi », m'apportant l'affection, la sérénité et m'enseignant le respect de la famille. Bien sûr, j'étais profondément amoureux d'elle, je voulais l'épouser « quand je serais grand ». Mais, avec le temps, je me dis qu'Ezia avait elle aussi beaucoup de qualités...

Peu après le décès de ma mère, Lisa est tombée très malade et j'ai craint de perdre une de mes grandes sœurs. Quand une personne vous a offert un tel « surmoi », vous souhaitez la garder le plus longtemps possible. Aujourd'hui, Lisa va mieux, mais je redoute le moment où je serai de nouveau orphelin. Lisa et Ezia, en tant qu'aînées de ma fratrie, appartiennent à mon arbre de vie.

La famille de mes deux sœurs adoptives est depuis longtemps une famille de navigateurs. Pendant plus de cent ans, ses marins ont porté à l'église des ex-voto pour les préserver des coups de vent et des tempêtes. Il y a quelques dizaines d'années, leurs fils, navigateurs au long cours, ont donc décidé d'acheter une vierge de Savone, une vierge émaillée, immaculée, à qui ils offraient des bijoux chaque fois qu'ils échappaient à une fortune de mer. Aujourd'hui, cette vierge est couverte de bracelets d'or, de colliers de perles et de broches de diamants. Quand mes cousines disparaîtront, ce sera à leur famille d'en hériter. Mais qui, parmi tous mes cousins, recevra en charge cet ex-voto païen intime et familial ? Affection, tradition, filiation... Tout se jouera alors.

C'était un matin, en Balagne, dans un village corse sublime dominant tout le golfe de Calvi. La journée d'été s'annonçait splendide. J'étais en visite chez mon maître en médecine, un grand anatomiste.

Je fus réveillé vers cinq heures du matin par des coups frappés à la porte de ma chambre. Mon maître m'invitait à venir le retrouver car il avait, disait-il, besoin de moi. Bien que le réveil fût difficile après une soirée passée avec des amis russes dans un piano-bar de la Citadelle, l'autorité

absolue de ce grand patron me tira du lit. Je crus qu'il réclamait mon aide dans une situation clinique délicate et j'allai le rejoindre comme si je m'apprêtais à suivre sa visite ou à assister, émerveillé, à l'une de ses opérations compliquées.

Il n'en fut rien. Il m'invita à m'asseoir à ses côtés sur un coin de la terrasse dominant le paysage. « Regarde et écoute », me dit-il. J'étais d'humeur bougonne et répondis, à demi endormi : « Monsieur, je n'entends rien, je vois simplement le lever du jour avec, au loin, Tienou le pêcheur dans sa barque et Félix déjà au café du Port ! » Il sourit et me dit : « C'est déjà pas mal, de voir le lever du jour. Mais écoute encore. » Je ne résistai pas longtemps et tendis mieux l'oreille, puisqu'il me l'avait demandé. « Oui, c'est vrai, j'entends au loin des clochettes ; c'est sans doute un troupeau de moutons qui remonte la colline pour aller chercher la fraîcheur avant le grand soleil de l'après-midi. » Cette observation ne lui suffit pas : « Écoute bien et regarde mieux », insista-t-il. Je m'exécutai. Je distinguai alors dans la brume de l'été une mer d'oliviers. Immédiatement, cette image m'évoqua *Le Baron perché*, d'Italo Calvino, un livre qu'un de ses frères m'avait fait découvrir. Il raconte l'histoire d'un enfant qui, jugeant le monde des grands peu intéressant, décide de vivre dans les branches d'un olivier et de devenir un « baron perché ».

J'étais donc là, chez ce prince de Balagne, perdu dans mes pensées. Sa voix m'enveloppa : « Tu entends les moutons, tu vois la mer d'oliviers et tu regardes le lever du soleil sur la Citadelle, avec la pointe de Reveletta. Tu peux donc imaginer que tu as entendu et vu ce qu'entendaient et voyaient les Romains. Maintenant, tu peux aller te recoucher. » C'est ce que j'ai fait, définitivement persuadé que son fils, Fanou, était mon frère.

Car c'est le partage de moments vécus, la construction de souvenirs communs qui créent la fratrie. J'étais le frère de Fanou et de tous ses frères et sœurs, et j'en étais d'autant plus convaincu que je vouais à leur père une admiration sans bornes. Tout au long de ma vie, j'ai entretenu des relations très fraternelles avec cette famille, et elles se sont manifestées clairement lors de l'enterrement de « notre père ». Dans l'église, j'avais naturellement intégré la foule des élèves présents pour rendre un dernier hommage à ce maître en médecine, mais l'un de ses fils, m'apercevant, est venu me chercher pour que je me joigne à sa famille. Ce jour-là, j'ai compris que ma stratégie avait porté ses fruits : avec la mort de ce grand patron, j'avais trouvé une famille d'accueil suffisamment nombreuse pour satisfaire un enfant unique.

Je me comportais en fait comme tous les enfants uniques : ils choisissent des amis qui ont beaucoup de frères et sœurs, comme si, se sentant isolés, ils aspiraient à entrer dans une famille nombreuse.

Dans mon enfance, j'étais très jaloux de mon oncle, le frère jumeau de ma mère, qui entretenait avec elle une proximité encombrante. Lorsque je suis devenu pédopsychiatre, j'ai pu étudier *in vivo* la particularité des relations fraternelles qui unissent les jumeaux, notamment à l'occasion d'un épisode singulier.

« Allô, Louise, j'ai fait un mauvais rêve !

– Allô, Louis, moi aussi ! »

En ce matin d'automne, mon oncle Louis téléphone, de Paris, à sa sœur jumelle Louise, ma mère. Cela n'a rien d'inhabituel tant ils partagent une même sensibilité, une même sérénité et la compétence de comprendre ensemble les mêmes choses. Ainsi, tous deux ont fait un mauvais rêve la même nuit. Qu'à cela ne tienne, Louis décide de rejoindre ma mère à Toulon et de lui donner rendez-vous devant Castelchabre, une vieille pharmacie proche de la cathédrale. Ils doivent

absolument en parler ensemble.

Quand ma mère m'annonce que son frère et elle ont fait un mauvais rêve en même temps et qu'ils ont rendez-vous quelques heures plus tard pour en parler, je me montre, comme d'habitude, furieux, estimant que ces jumeaux auraient dû bénéficier depuis longtemps d'un suivi psychothérapique afin d'éviter qu'à près de 60 ans ils cèdent toujours à ces comportements infantiles et immatures. Toute mon enfance a été bercée par le mystère de la gémellité, qui n'a cessé de m'irriter davantage avec le temps, comme si, en tant qu'adolescent, je devais m'opposer, outre à mes parents, à la fraternité gémellaire de mon oncle et de ma mère.

Celle-ci part donc à la rencontre de son frère. Louis, comme d'habitude, est descendu par la nationale 7 afin d'éviter, dit-il, « les dangers de l'autoroute ». Mais le péril est ailleurs : à Toulon, en descendant de sa voiture, il bute contre le trottoir et se retrouve par terre. Le diagnostic est sans appel : fracture du fémur. À la même heure, Louise, ma mère, passe rue Alezard. Ma fille Alice, âgée de quelques mois, est de la promenade. Tout à coup, ma mère glisse et s'étale de tout son long au milieu des seaux renversés d'une marchande de fleurs. Elle vient de se faire une entorse au genou. La fleuriste récupère le bébé au milieu des primevères.

Je retrouve Louis et Louise dans la même chambre d'hôpital, dans des lits jumeaux, l'un plâtré, l'autre en extension. Ils m'accueillent avec ces mots : « Alors, tu ne crois pas à nos mauvais rêves ! »

L'épisode m'a laissé une fois de plus sidéré par l'incroyable perception des jumeaux, qui dépasse toutes les compétences psychologiques, psychiatriques et scientifiques possibles. Louis et Louise avaient décidé – de concert, en bons jumeaux qu'ils étaient –, pour cause de mauvais rêve, de se blesser à la même heure et de se fracasser un membre inférieur ! Cette situation les renvoyait à leur petite enfance où, lorsque Louis s'ouvrait l'arcade sourcilière gauche, Louise s'ouvrait la droite, lorsque Louis avait mal au ventre, Louise avait une pneumopathie, et lorsque Louis faisait une angine, Louise faisait une otite. Aujourd'hui, je me montre plus que prudent avec les jumeaux, surtout lorsqu'ils parlent de mauvais rêve...

Partager sa vie avec un parent qui a un jumeau est une expérience très singulière. Lorsqu'on est enfant, et surtout enfant unique, on a le sentiment d'être le seul à entretenir une relation intime avec ses parents. Or le jumeau du père ou de la mère partage son amour, sa proximité, sa complicité, suscitant chez l'enfant une forme particulière de jalousie. Il se demande si ce parent n'éprouve pas des sentiments beaucoup plus forts pour ce double que pour lui.

Aujourd'hui, je reçois un grand nombre d'enfants qui supportent mal de vivre en compagnie de frères et sœurs. Certains s'expriment par la régression, d'autres par l'agressivité ou la turbulence, beaucoup choisissent de s'isoler dans le mutisme, refusant toute relation sociale et mettant gravement en péril leur devenir.

Félix est entré dans mon bureau son bulletin scolaire à la main. Il me le tend pour que j'apprécie les progrès que nous avons accomplis ensemble : « résultats excellents », « bon travail », « excellent travail », « résultats satisfaisants ». Seul le professeur de musique est plus modéré : « Notre discipline n'est pas faite que d'écrit ! » « C'est excellent, Félix, tableau d'honneur. Ta participation orale serait bénéfique à la classe », conclut le professeur principal.

À son bulletin, Félix a agrafé son dernier devoir de français :

« *Le prince au pays du dragon poilu.*

« *Il était une fois un prince nommé Jean. Il vivait dans une tour, tout en haut d'une colline, derrière une épaisse forêt, car il adorait être seul et ne voulait parler à personne. Un jour, alors qu'il venait de se réveiller, un oiseau aux ailes dorées se posa sur le rebord de sa fenêtre. Le prince se demanda d'où venait ce bel oiseau qui semblait exténué par un long voyage. Il tenait dans son bec une feuille de papier. C'était une lettre anonyme qui lui disait que, s'il restait un jour de plus seul, il ne serait plus jamais heureux. S'il voulait en finir avec cette maladie, il devait aller à la rivière en bas de la colline.*

« *Le prince décida d'aller au rendez-vous donné bien qu'il n'aime pas rencontrer des personnes inconnues. Une fois arrivé au bord de la rivière, il aperçut un dragon. Il avait le corps couvert de poils. C'était lui qui avait ordonné au bel oiseau de lui donner le message.*

« *Soudain, le dragon prononça des mots incompréhensibles et le prince Jean se retrouva dans un autre monde. Là, il n'y avait que des dragons, des petits et des gros. Le dragon poilu s'approcha de lui et lui dit : « N'aie pas peur, je suis là pour te libérer de ta malédiction. » Le prince apprit des choses grâce à lui, après avoir vécu plusieurs années dans ce monde qui montrait aux gens que les dragons n'étaient pas tous méchants.*

« *Le premier ami du prince était un dragon poilu.*

Félix, élève de sixième. »

Les résultats de Félix me surprennent car cet enfant souffre depuis quelques années d'une phobie de langage. Il ne parle pratiquement qu'à ses parents, à son frère aîné et à un petit groupe de camarades, il n'ouvre pas la bouche en classe et n'adresse la parole ni à ses professeurs ni aux personnes qu'il ne connaît pas bien.

J'ai rencontré Félix il y a un peu plus d'un an. Il est venu me voir en consultation avec ses parents alors qu'il était en CM 2. J'ai eu alors un pronostic réservé, espérant seulement que son intégration au collège avec un groupe d'amis et les remaniements psychiques l'aideraient à sortir de son mutisme. Il était alors impossible pour Félix de parler de son symptôme, sa simple évocation le faisant éclater en sanglots. Et voilà qu'aujourd'hui Félix parle de sa maladie et de son isolement dans une rédaction !

Félix a un frère aîné, Guillaume, qui depuis longtemps ne le supporte pas. La lecture de son devoir de français éclaire sous un autre jour leurs relations amour/haine. Le prince Jean, c'est bien sûr Félix, et je suis persuadé que le « dragon poilu » ne peut être que son frère ! Félix attend donc son aide pour vaincre son mutisme. Il souhaite que, comme le dragon poilu, il devienne son premier et son meilleur ami.

Guillaume comprendra-t-il le message de Félix ? Aura-t-il envie de lui donner la parole ? Les années à venir le diront. Pour l'heure, Félix reste un enfant fragile, émotif et triste. Mais les relations avec son frère s'améliorent depuis que tous deux sont au collège. Il semble que leur rivalité fraternelle se soit estompée, l'aîné acceptant un peu mieux son cadet qui a grandi.

Le cas de Félix me rappelle une autre rencontre.

Il y a quelques années déjà, j'ai reçu une petite fille, Sophie, qui ne parlait pas et que je ne suis jamais parvenu à faire parler. Je l'ai perdue de vue par la suite, et j'ai simplement appris qu'elle avait été scolarisée dans une institution pour enfants particulièrement intelligents.

Un beau matin, on me passe une communication téléphonique. Lorsque j'entends : « Bonjour, comment allez-vous ? Je suis Sophie X », je suis sidéré. Je ne peux m'empêcher de lui exprimer ma surprise, de manière, j'en conviens, maladroite : « Mais, vous parlez ! » Au bout du fil, c'est d'abord un éclat de rire qui me répond, puis une question : « Saviez-vous que mon frère ne parlait pas non plus ? » Je réponds par l'affirmative, et Sophie m'explique alors : « On jouait à la maison à celui qui parlerait le moins avec notre père, avec lequel nous vivions seuls. »

En raccrochant, j'ai compris que les psychiatres sont parfois loin d'imaginer tout ce qui peut se passer in vivo dans les familles.

Je souhaite que ce livre permette aux parents de mieux comprendre ce qui se joue entre frères et sœurs. Lorsqu'ils prennent le risque d'avoir plusieurs enfants, les parents pensent qu'ils pourront les aimer tous de la même manière et que ceux-ci, parce qu'ils ont le même patrimoine génétique, seront identiques. Ils sont encore intimement convaincus que leurs enfants, nés dans l'amour, s'entendront parfaitement. Je suis désolé de leur dire que c'est une erreur.

La fratrie se construit sur une relation affective imposée. Celle-ci, comme dans la plupart des formes d'attachement, s'établit sur la quotidienneté, les choses partagées : les lieux de vie, les repas, le fait que chacun puisse reconnaître le parfum d'un parent croisé dans le couloir ou dans la salle de bains. Les attachements naissent donc de l'expérimentation prolongée et des expériences répétées.

Le partage est aussi un élément important de la constitution de la fratrie. Nous verrons que celui de l'amour des parents est pratiquement impossible, mais celui des objets est tout aussi difficile. Ainsi, il est terrible pour un enfant de devoir donner l'un de ses anciens pulls à son frère ; même s'il est trop petit, même s'il est oublié dans un placard depuis des années, comment concevoir qu'il ne lui appartient plus ? Les parents ont la manie de confondre partage et don, deux notions très différentes. Le don est un choix personnel, il fait appel au surmoi et ne peut être imposé de l'extérieur. La fratrie ne favorise pas le don mais le partage, qui est une acceptation sociale. Les parents disent toujours : « Tu dois donner à ton frère puisque c'est ton frère. » Si seulement ils pouvaient assister à l'ouverture de leur testament, ils comprendraient bien que ce n'est pas aussi simple que cela...

Ce livre est illustré de nombreux cas cliniques, qui sont les histoires des enfants et des adolescents que je reçois en consultation. Bien que presque toutes soient celles de relations fraternelles à caractère pathologique, elles permettent de comprendre ce que sont les relations naturelles entre frères et sœurs.

Tout comme moi-même, mes confrères pédopsychiatres, les psychologues, les pédiatres et les médecins généralistes rencontrent souvent des pathologies dues à des conflits fraternels. Les parents, en consultation, évoquent toujours les mêmes symptômes : « Il est jaloux de sa sœur », « Ils passent leur temps à se chamailler », « Les mauvaises relations qu'entretiennent nos enfants font de notre vie de famille un enfer »...

On ne choisit pas ses frères et sœurs, ils nous sont imposés par les parents. Il est évident qu'avoir un frère ou une sœur, c'est d'abord se trouver face à un(e) rival(e). La vie en commun devient insupportable lorsque les rivalités et les rancœurs se fixent et n'évoluent plus. Les sentiments négatifs que nourrit l'un des enfants envers un petit frère ou une petite sœur, un grand frère ou une grande sœur, peuvent devenir toxiques et perturber gravement non seulement la vie de toute la famille, mais le développement psychologique, intellectuel et social du jaloux. Heureusement, cela n'est pas toujours le cas : tout dépend de la personnalité et de la fragilité de chacun des membres de la fratrie, qui se mesurent dans les rivalités quotidiennes et ordinaires. Les parents ne doivent pas oublier, même dans les moments difficiles, que la rivalité, c'est aussi la compétition qui aide les enfants d'une même fratrie à grandir.

Je vous invite à m'accompagner dans la clinique des relations fraternelles difficiles. Je fais le pari que ces histoires évoqueront en vous des souvenirs intimes. Justement, à propos d'intimité, laissez-moi vous confier une réflexion de ma fille Alice : « Je veux un frère ou une sœur, mais je voudrais toujours rester la plus petite. »

Le début de l'histoire, ou l'arrivée du second

Marseille, quartier nord, un institut médico-pédagogique. Je reçois en consultation les parents d'un enfant handicapé, un couple sympathique. Ils parlent de leur fils qui traverse une période de grandes difficultés de développement en raison d'une maladie chromosomique. Au détour de la conversation, j'apprends que ce garçon a une sœur cadette de 21 mois. Elle va pour le mieux et ses progrès sont « fulgurants » comparés à ceux de son aîné. Tous deux s'entendent bien et jouent très souvent ensemble. Il l'a simplement bousculée deux fois, mais involontairement.

Les parents devront admettre que leur petite fille, en grandissant, dépassera assez rapidement son frère en termes de capacités de langage et de représentations psychiques. Son aîné sera intelligent mais à jamais blessé. Aussi, afin de préserver l'équilibre de chacun des enfants et de sauvegarder leur entente, il est important que les parents soient attentifs à leur ménager des temps affectifs séparés : ils s'occuperont à tour de rôle de leur fille puis de leur garçon. Pour l'instant, la petite fille ne peut ni comprendre ni se représenter le handicap de son frère aîné, mais cela ne durera pas. Ses parents doivent l'aider, petit à petit, à intégrer le diagnostic terrible de la maladie de son frère et les troubles du développement qu'elle implique. Elle devra accepter, en fait, d'être la plus grande alors qu'elle est la plus jeune.

Rien n'est plus banal pour un couple que d'avoir des enfants. Le premier rassure les mères. Elles prouvent ainsi leur fécondité et affirment leur capacité à devenir mère, même si parfois le malheur frappe à la porte de la maternité. L'homme, pour sa part, reçoit sans doute le plus fort des témoignages d'amour de sa compagne ; il devient père parce qu'elle l'a choisi, lui, pour réaliser son désir d'enfant. C'est l'acceptation de ce rôle passif qui lui permet de devenir un père psychologiquement actif, tant au moment de la grossesse que par la suite. Ses attentions de tous les instants, la solidité de ses projets donnent à la future mère la sérénité et la certitude de bien vivre sa maternité. Un rôle que le père conserve lorsque l'enfant est là, construisant pour le bien de tous une relation à trois.

Cette première naissance autorise toutes les suivantes. C'est ainsi que se constituent les fratries. Le nombre d'enfants qui les compose n'a pas vraiment d'importance. Je crois que ce qui compte, c'est le pouvoir que détient chaque enfant de faire de ses parents de « bons parents », de leur donner, grâce notamment aux circonstances de sa naissance et à son caractère, l'occasion de rejouer leur rôle. Il sera rarement le même d'un enfant à l'autre. Je suis persuadé que tout parent a le secret espoir de s'améliorer avec l'expérience.

La décision d'avoir un deuxième enfant est beaucoup plus réfléchie et préméditée que celle d'avoir le premier, souvent conçu dans l'élan amoureux, parfois même chargé de réparer un couple en passe de se défaire. Ce nouvel enfant ne peut donc qu'être bon et parfait. Ainsi, tout à fait naturellement et sans s'en apercevoir, les parents posent les premières pierres d'une rivalité

fraternelle, lesquelles peuvent construire, selon les cas, un muret, un mur ou un rempart de jalousie.

Le deuxième enfant est plus « vrai » que le premier. Les parents se sentent plus libres avec lui puisqu'ils se sont déjà entraînés à vivre avec un bébé ; ils ont beaucoup appris au contact de l'aîné, qui porte le poids de l'héritage familial. Grâce à lui, la filiation du couple est assurée et le nom – surtout si c'est un garçon – est pérennisé. Le désir d'un second enfant traduit parfois une préoccupation morbide des parents : si un accident fatal frappait le premier, il leur resterait un être à aimer et à chérir. Certains parents cherchent aussi, par ce deuxième enfant, à se consoler d'une déception : il faut, par exemple, avoir le courage de programmer un second lorsque le premier est atteint d'une maladie chromosomique, avec ou sans le diagnostic prénatal. Les parents veulent également souvent réussir avec le deuxième enfant là où ils considèrent qu'ils ont échoué avec le premier. J'entends encore cet adolescent traiter son frère aîné de « brouillon »... Enfin, grâce au second, ils remontent le temps et retrouvent les souvenirs merveilleux des premiers babils, de la tendresse des sourires et des soins à un enfant qui attend tout d'eux. Ils sont plus attentifs à des manifestations auxquelles ils n'avaient pas prêté attention ou qu'ils n'avaient pas comprises chez le premier. Maintenant elles deviennent sublimes.

Avant même de naître, le petit deuxième commence à perturber la belle tranquillité de la vie de famille à trois. Pratiquement, dès sa conception, se pose la question de savoir comment annoncer la nouvelle au futur aîné. Preuve que, aux yeux de beaucoup de parents, cette intrusion dans la famille n'est pas forcément une bonne nouvelle pour tout le monde. Les parents qui ont vécu cette histoire lorsqu'ils étaient enfants n'en gardent pas toujours un merveilleux souvenir. Ils ont peut-être même, pour certains, fait le choix de la vie de couple pour échapper à une cohabitation fraternelle pesante.

De plus en plus sensibilisés au bon développement psychologique de l'enfant – je le constate tous les jours –, tous les parents s'interrogent sur les conséquences de l'arrivée d'un nouveau-né. Le psychisme de leur aîné n'en sera-t-il pas trop perturbé ? Leurs premières questions portent sur le degré d'affection qui va les unir à ce « grand frère » ou à cette « grande sœur ». Ils s'interrogent sur le fait que l'aîné puisse leur en vouloir d'un tel « cadeau ». Les aimera-t-il un peu moins qu'avant ? D'expérience, ils savent que l'amour est un sentiment difficile à partager. D'ailleurs, eux-mêmes se demandent s'ils aimeront ce nouveau bébé autant que le premier et s'ils seront capables de ne pas éprouver des préférences. Ces craintes légitimes s'appuient, là encore, sur leur vécu d'enfants au sein d'une fratrie. La naissance d'un enfant dans une famille, quel que soit son rang, ravive toujours les bons et les mauvais souvenirs. Chaque parent a les siens, souvent secrets, ignorés du conjoint.

Le passé familial est une terre fertile où naissent bien des fantasmes. Ainsi, dès qu'une future maman sait qu'elle attend une fille, elle souhaite – ou craint – qu'elle ressemble à sa sœur. Le futur père, s'il est enfant unique, imagine, dès l'annonce de sa paternité, les délices d'avoir un frère ou une sœur, lui qui n'en a jamais fait l'expérience. Il projette sur l'enfant à naître toutes les histoires qu'il a attribuées au frère ou à la sœur imaginaires qui ont peuplé son enfance. Il se sent à la fois père et frère de son futur enfant.

Certains souvenirs sont perturbateurs, tels la mort d'un frère, le handicap d'une sœur ou la séparation des parents, vécue de façon différente par les membres de la fratrie. D'autres circonstances pèsent très lourd sur la décision de programmer un second enfant. Est-il chargé de remplacer un bébé qui n'a pas survécu ? Doit-il effacer le souvenir d'une interruption volontaire de grossesse ? Vient-il réparer la blessure de la naissance d'un enfant porteur d'un handicap ? N'est-il

pas, enfin, conçu dans l'espoir de ressouder un couple qui se disloque ? Et, au moment de la séparation, ne risque-t-il pas de devenir le motif et l'enjeu de la rupture ?

Si le premier enfant, dès sa naissance, est chargé d'un bagage familial, le second porte aussi le sien, au contenu tout différent.

Ils m'ont fait ça !

Aujourd'hui, les « ennuis » de l'aîné commencent de plus en plus tôt. Lorsque l'échographie et l'éducation sexuelle n'existaient pas, seuls quelques signes infimes lui laissaient supposer qu'il se passait quelque chose au sein de la famille. Il remarquait par exemple que sa mère avait mal au cœur le matin, que son père était plus présent et plus prévenant envers elle ; tous deux voulaient changer la disposition des meubles dans la maison... Maintenant, c'est assis dans le canapé du salon, entre papa et maman, qu'il découvre, ou plutôt devine, sur une photo, l'ombre de celui ou celle qui va bouleverser leur vie à trois. C'est au petit déjeuner que la mère se lance dans des histoires rocambolesques de petites graines... Bref, tout est déjà décidé : c'est une fille, c'est un garçon, et il (elle) sera là dans quelques mois ! L'enfant devient un aîné sans que ses parents lui aient laissé le temps d'en rêver...

À mes yeux, l'échographie est le premier instrument du malheur dans une vie d'aîné. Si, jusqu'alors, il pouvait toujours espérer que sa mère ne soit pas enceinte, maintenant qu'il en a la preuve, il est en proie à l'inquiétude, voire au désarroi ! À cet égard, les enfants qui vivent les situations les plus perturbantes sont ceux qui sont conviés à assister à l'examen échographique de leur mère. Cette initiative touche à l'impudeur car la grossesse appartient à la mère et, pour moi, la participation physique de l'enfant à cet acte médical peut être interprétée comme incestueuse. Elle peut aussi placer les parents dans une position délicate si l'échographie révèle une anomalie : que dire à l'enfant qui assiste à l'examen ? Que faire ? L'écarter précipitamment ? Quelle que soit la décision, son anxiété sera considérable.

Les enfants présents lors de l'examen échographique expriment souvent leur trouble : ils sont grimaçants, leurs propos traduisent l'impression de laideur qu'ils éprouvent face à ce spectacle. Ils ressentent presque tous une certaine horreur à voir l'intérieur du ventre de leur mère, là d'où ils viennent. Heureusement, la nécessité de cette présence est loin de faire l'unanimité chez les praticiens et les parents. Il me semble que la preuve photographique est une source de désarroi bien suffisante pour l'aîné.

Néanmoins, la préparation de celui-ci à la naissance de son cadet est indispensable car l'effet de surprise est toujours traumatisant. L'aîné doit être rassuré sur l'amour de ses parents : moins il doutera de leur capacité à aimer deux enfants à la fois, moins il se sentira anxieux. Pourtant, il aura beaucoup de mal à admettre qu'il sera aimé comme avant. Les enfants sont les spécialistes des comparaisons, pour la simple raison que l'enfance est la période par excellence où chacun repère les différences qui lui permettent de mieux se définir. Afin de l'aider à comprendre qu'il est aimé et qu'il le restera, les parents peuvent lui faire revivre les souvenirs du temps où il était bébé. Ces récits représentent l'une des meilleures prises en charge psychologiques. Enfin, pourquoi ne pas poser à côté de l'image échographique du bébé les photos des dernières vacances, celles où l'aîné était enfant unique ? La conquête et l'affirmation du passé lui permettront de supporter l'arrivée de cet intrus, si intime et dont il est naturellement jaloux.

Penser que l'on va avoir un cadet est pour l'aîné une découverte singulière. Seuls en sont préservés les enfants de moins de 18 mois. Leur âge ne leur donnant pas accès à des souvenirs conscients – c'est ce que l'on appelle en psychologie l'« amnésie infantile » –, ils ont le sentiment d'avoir toujours vécu avec un frère ou une sœur. Leurs relations fraternelles sont souvent proches de celles qui se tissent entre les jumeaux mais s'en distinguent, tout simplement parce que les parents ne les élèvent pas comme des jumeaux. Et cela change tout !

Devenir un grand

L'arrivée d'un frère ou d'une sœur oblige l'enfant à se penser « grand » puisque ses parents lui annoncent un « petit » : petit frère, petite sœur ou bébé. Certains enfants refusent si violemment ce statut imposé qu'ils manifestent leur souffrance en interrompant leur croissance.

Julien est un petit garçon de 3 ans, doux et sensible. Très naturellement, il s'est assis sur les genoux de sa maman, face à moi.

Julien souffre d'un mal étrange : depuis presque un an, il n'a pas grandi d'un centimètre alors qu'il mange correctement et dort plutôt bien. Aucune investigation médicale n'a permis d'établir un véritable diagnostic. Sa maman est inquiète. Elle trouve que le sort s'acharne un peu trop sur sa famille. Il y a un an, elle a accouché prématurément d'un second enfant qui a fait un séjour de plusieurs mois à l'hôpital. Tous les jours, en sortant de son travail, elle s'y rendait en bus car il était situé en lointaine banlieue. Le week-end, son mari prenait le relais, sa profession l'obligeant toute la semaine à de nombreux déplacements. Cet emploi du temps serré ne lui permettant pas de récupérer Julien à la crèche, elle a demandé à sa mère de s'occuper de lui. L'enfant a donc séjourné presque six mois chez sa mamie à la campagne. Ses relations avec sa mère ont alors pris la forme de conversations téléphoniques quotidiennes agrémentées de visites tous les quinze jours. Julien n'a manifesté ni désaccord ni approbation, il a subi la situation calmement.

Il est rentré chez lui deux semaines après son petit frère. Depuis, son comportement est normal ; il se montre même assez affectueux avec le bébé. Il a quitté la crèche pour l'école en septembre dernier. Son institutrice le dit « rêveur et parfois un peu triste ». Il n'a pas beaucoup d'amis.

En fait, Julien a vécu cet éloignement comme un abandon, et l'affection de ses grands-parents n'a pu remplacer celle de ses parents. Il en a conclu qu'il fallait être petit et malade pour rester près d'eux. C'est pourquoi il a choisi d'arrêter de grandir.

Les enfants âgés de 2 ans et demi ou 3 ans ont déjà fait un parcours psychique important. Ainsi, dans leur première année de vie, ils ont appris à se différencier de leur mère et ont connu l'anxiété face à un visage étranger. Au cours de leur deuxième année, ils ont traversé la période dite « d'opposition » avec un certain talent. J'explique souvent à leurs parents qu'ils disent « non » à tout pour mieux apprendre à dire « oui ». À l'âge de 3 ans, ils sont presque tous propres. Ils disent « je », possèdent un vocabulaire de 1 500 mots et dessinent des bonshommes « têtards » que leurs parents punaient aux murs de la maison. Je remarque toujours que ces enfants font la joie et le bonheur de leurs parents, et à quel point ceux-ci en sont fiers. En retour, les enfants de cet âge pensent qu'ils ont « la plus jolie des mamans du monde » et « le plus fort, le plus gentil de tous les papas ». C'est

l'âge de l'entrée dans la période œdipienne, le moment où se mêlent des sentiments d'amour et de haine qu'aucun enfant ne vit dans le calme. Il lui est alors insupportable de penser qu'il va devoir partager cet amour avec un autre, qui, sans être encore là, occupe tant ses parents. Car le futur bébé prend déjà beaucoup de temps et d'espace : on lui cherche un prénom, on lui installe une chambre, voire un lit dans la chambre de l'aîné – que maman, en promenade, ne veut plus porter. Sans oublier mamie, qui n'arrête pas de faire des projets pour son arrivée...

Enfin, c'est à ce moment que beaucoup de parents décident qu'il est temps pour leur « grand bébé » de 3 ans d'aller à l'école, et, si l'idée ne lui déplaît pas, il est inquiet de devoir quitter sa maman. Je pense qu'à cet âge bon nombre d'aînés n'ont pas encore franchi l'étape psychique dite de l'« individuation-séparation ». Cette évolution est indispensable pour leur permettre de supporter l'absence de leur mère grâce à la pensée. La représentation mentale de l'être absent s'acquiert petit à petit, de mois en mois, plus ou moins rapidement selon les enfants. Pour être capable de surmonter l'angoisse de l'abandon, l'enfant doit pouvoir imaginer que sa mère est ailleurs, vaquant à ses propres activités. Mais il doit surtout être totalement persuadé qu'elle sera là à l'« heure des mamans ». Or cette certitude est souvent troublée par l'idée que c'est parce qu'elle s'occupe d'un autre enfant qu'elle est absente. N'est-ce pas là la preuve flagrante que son amour est moins fort qu'auparavant ? D'ailleurs, n'a-t-elle pas cessé de travailler pour mieux câliner ce bébé ? Comment l'enfant, à cet âge, peut-il savoir que les mamans ont des congés de maternité, et que la sienne en a bénéficié aussi au moment de sa naissance ? Je crois qu'il ne faut pas hésiter à le lui dire !

À la maison, dans la vie quotidienne, la crainte d'être moins aimé se confirme. L'aîné doit supporter que chacun s'extasie sur les cris, les sourires et même les selles du bébé. Comment peut-il comprendre une telle attitude alors qu'il fait tant d'efforts pour être propre ? Pourquoi encore ce bébé est-il autorisé à pleurer au milieu de la nuit alors que lui, qui a si peur du noir, doit rappeler tous les soirs qu'il a besoin d'une veilleuse pour s'endormir ? D'ailleurs, il lui semble que les câlins et les histoires au coucher sont plus courts et prodigués avec moins de conviction depuis que « l'autre » est là. Devenir aîné à 3 ans, c'est dur, très très dur !

Je voudrais insister sur le fait que les papas sont appelés à jouer à cette période le « rôle de leur vie ». D'autant plus s'ils ont eu du mal à se faire une place de père auprès de leur premier enfant, ils tiennent là leur seconde chance. Qu'ils laissent le nouveau bébé à sa mère pour jouer seul à seul avec leur aîné. Bien sûr, bons princes, ils accepteront d'intervertir les rôles avec leur épouse de temps en temps ! Les parents doivent se persuader qu'aînés et cadets profitent mieux de leur affection séparément.

Elle voulait un frère, il réclamait une petite sœur

Je ne le dirai jamais assez aux parents : penser que le désir d'un second enfant se fonde sur la demande de l'aîné est une erreur. Tout parent doit éliminer cette idée ; elle est dévastatrice pour le couple et établit une relation de nature incestueuse entre parent et enfant. En effet, une mère ne doit pas dire qu'elle a fait un autre enfant à la demande de son petit garçon de 3 ou 4 ans. Celui-ci, en pleine période œdipienne, étape importante dans la construction de son identité sexuelle, ne manquera pas de la regarder amoureusement, satisfait d'avoir ainsi éliminé son père de la sphère familiale. Lui qui rêve tant de devenir le mari de sa maman et ne parvient pas à le dire avec des mots ne saurait imaginer meilleur alibi. Pourtant, le tabou de l'inceste doit rester, en toute circonstance, le fondement de notre société.

Malgré tout, il est fréquent que les enfants uniques disent à leurs parents : « Je veux un frère » ou : « Quand aurai-je une sœur ? » Ces propos sont à interpréter comme des paroles conjuratoires. Il suffit d'étudier les réactions des aînés, face à l'échographie ou lors de la première rencontre avec le nouveau-né, pour s'en persuader. Elles révèlent un discours plaqué sur les réactions parentales. Par amour, les enfants disent ce que les parents souhaitent entendre et se montrent très cohérents : ils veulent un frère ou une sœur puisque leur maman et leur papa ont dit vouloir un autre enfant. Un enfant de 3 ou 4 ans ne peut imaginer décevoir sciemment ses parents.

Pourtant, les enfants de cet âge affichent une grande prudence, car leur amour filial n'est pas aveugle. Je me suis amusé à analyser les souhaits qu'ils formulent quant au sexe du futur bébé. La préférence pour un frère ou une sœur explique souvent le fondement des relations de l'enfant avec ses parents. Lorsqu'un garçon souhaite avoir une petite sœur, c'est peut-être parce qu'il a ainsi l'assurance de rester le petit garçon préféré de sa maman. En revanche, s'il veut un petit frère, c'est sans doute parce qu'il a trop entendu dire que sa mère adorerait avoir une petite fille. À l'extrême, il est certain que, par ce moyen, son papa ne sera pas amoureux de sa petite sœur et qu'elle ne sera donc pas sa favorite ! De la même façon, une aînée préférera imaginer que sa mère mettra au monde un garçon pour être sûre de garder l'amour de son papa pour elle toute seule. Ainsi, l'enfant choisit toujours le sexe de son cadet en fonction de ce qu'il estime être le moins dangereux pour lui, le moins susceptible de bouleverser ses relations affectives avec ses parents. Que ceux-ci se remémorent ce qu'ils ont pu dire sur le futur enfant avant même sa conception pour prendre toute la mesure des propos de l'aîné. Le petit garçon qui veut une sœur dit qu'il n'est pas le petit garçon parfait que ses parents espéraient. La construction de l'estime de soi, du narcissisme de chacun, dépend du regard des parents, de l'estime, vraie ou supposée, qu'ils ont pour leur enfant. Une question tracasse toujours les aînés : si mes parents veulent un autre enfant, n'est-ce pas parce que je ne suis pas celui dont ils rêvaient ? Ainsi, pour éviter que ses parents ne recommencent une histoire d'amour avec un autre petit garçon qu'ils pourraient lui préférer, l'aîné serait plus tranquille si l'enfant attendu était une sœur. La petite fille qui « rêve » d'un petit frère raconte la même histoire. En réalité, l'aîné souhaite rarement un cadet du même sexe que lui : il craint une rivalité directe, il veut quelqu'un de différent. Des sexes identiques exacerbent toujours les rivalités dans la fratrie.

Je pense que les petites filles supportent mieux la maternité de leur mère que les petits garçons. Elles savent en effet très tôt que porter et mettre au monde des bébés sera leur « métier ». La maternité de leur mère les relie à leur future maternité. Ainsi, elles accordent moins d'importance au sexe de l'enfant attendu : garçon ou fille, c'est d'abord un bébé. D'ailleurs, lorsqu'elles jouent à la poupée, l'« enfant » n'a pas de sexe déterminé ; l'objet, sauf présence de caractéristiques explicites, est tantôt fille, tantôt garçon.

Les jeux de poupée ont un rôle important dans la construction de l'identité féminine des petites filles. Le sexe féminin se définit par la possession d'un utérus dont la fonction est d'accueillir un enfant ; il donne à la femme le pouvoir de fonder une famille. Les petites filles savent que les femmes sont des « fabricantes » de familles. Quelques-unes, précoces, peuvent dès l'âge de 2 ou 3 ans avoir une certaine notion de la signification du mot « famille ». Les garçons l'apprennent très tard, souvent après l'adolescence. Grâce à l'identification à la mère, les petites filles jouent très facilement à la « petite maman ». Certains frères cadets ayant subi l'autorité abusive de leur sœur durant toute leur enfance en témoignent d'ailleurs avec douleur.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, ce n'est pas en observant ses cousins et ses amis

évoluer dans leur famille que l'enfant peut appréhender la notion de famille. Pour l'enfant unique, ce qui compte avant tout, c'est son propre père et sa propre mère. Le sentiment de fraternité ne se développe pas à l'extérieur de la famille, par le fait de voir d'autres enfants vivre avec leurs frères et sœurs. En réalité, le petit observateur a des repères plutôt négatifs, surtout si ce qu'il voit et entend met en évidence la difficulté de cohabiter avec des cadets particulièrement insupportables. Une conclusion s'impose alors à lui : avoir un frère ou une sœur, ce n'est pas de tout repos. Aucun enfant ne pense qu'il a beaucoup de chance qu'un frère ou une sœur partage sa chambre ou ses jouets ; seuls les parents le croient. Il s'agit d'une vision idyllique née dans la tête des adultes, voire d'une pensée conjuratoire, visant à s'assurer qu'ils ne seront pas tenus pour responsables d'une rivalité fraternelle qu'ils auraient favorisée en ayant un second enfant.

Chasser l'intrus

José est un bel enfant, sympathique et bon élève. Il est même question de le faire passer directement du CP au CE 2. Seulement voilà, à table, son comportement est tout à fait extravagant : sans être anorexique, il mange peu, et surtout n'accepte d'avalier que certains aliments.

En fait, José, en adoptant un comportement alimentaire compliqué, manifeste la rivalité qui l'oppose à son jeune frère. Il cherche par ce moyen à capter l'attention de sa mère dont il estime qu'elle s'occupe beaucoup trop de son cadet, ne cessant de le câliner et de l'embrasser. À ses yeux, son père est bien plus équitable sur le plan affectif. La précocité scolaire de José risque d'écartier encore plus les deux enfants, le petit frère restant alors le « bébé chéri » de sa maman. D'autant plus que celle-ci raconte à qui veut bien l'entendre que ce nouvel enfant est sa dernière chance d'être maman puisqu'elle a dépassé la quarantaine.

Le cadet est toujours un intrus, au sens étymologique du terme : il pénètre dans la vie de l'autre, il arrive « en plus ». Les remaniements que sa présence, effective ou future, implique dans le fonctionnement quotidien de la famille en sont la preuve.

La jalousie est un sentiment réactionnel naturel. Partager l'affection de ses parents est impensable, voire irréalisable. L'enfant aîné, âgé de 3 ou 4 ans, met alors au point une stratégie grâce à sa pensée déjà bien élaborée. La solution : redevenir aussi petit que le petit afin que la lutte pour le cœur de ses parents soit plus égale. Dans le but d'acquérir les mêmes armes de séduction, il exprime sa jalousie par des comportements régressifs et agressifs. L'aîné devient un petit être instable, nerveux, irritable et hyperactif. Il souffre souvent de troubles somatiques, les perturbations du sommeil étant les plus classiques. Mais d'autres manifestations de régression plus spectaculaires inquiètent davantage les parents : il réclame de boire avec un biberon, veut téter le sein maternel, souffre d'une énurésie secondaire – c'est-à-dire qu'il se remet à faire pipi au lit alors qu'il était devenu propre – et demande parfois avec insistance qu'on lui remette des couches.

Bruno, 6 ans, vient en consultation parce que, depuis la naissance de son petit frère, il se remet à faire pipi au lit. Il m'affirme qu'il veut continuer afin qu'on lui mette des couches et que sa grand-mère le talque pour éviter que sa peau ne s'irrite. Il me précise aussi que son petit frère, qui est trop jeune pour être propre, ne bénéficie pas de ces attentions de la part de sa grand-mère !

Dans le cas de Bruno, on voit bien que la régression est volontaire, qu'elle vise uniquement à rester le préféré de sa grand-mère.

Ces comportements restent essentiellement domestiques, en majorité réservés à la mère. À l'extérieur, notamment à l'école, l'aîné s'impose de rester un grand, trahissant son malaise par des gestes agressifs envers ses camarades.

L'agressivité s'exprime aussi parfois à l'encontre de son cadet : l'aîné se défoule en proférant des injures et des paroles de mépris. Il prononce, avec un naturel étonnant, des phrases assassines appelant à la mort du gêneur ou tout au moins à son éloignement définitif. Parfois, il joint le geste à la parole : pincements, tapes, tirage de cheveux pour les plus évidents, bousculades et chutes pour les plus sournois.

Les parents s'irritent, parfois même s'inquiètent de cette attitude, craignant que l'aîné ne mette ses menaces à exécution. Mais, dans la grande majorité des cas, les gestes agressifs restent relativement mesurés. En revanche, les mots sont presque toujours violents car ils sont l'expression directe des fantasmes, tout comme les dessins qui, la plupart du temps, montrent un cadet isolé de la représentation familiale ou volontairement gribouillé parce que « raté ». Ainsi, l'imaginaire du jaloux est généralement d'une grande violence, et rares sont les aînés qui peuvent affirmer n'avoir jamais pincé ou griffé leur(s) cadet(s).

Les premières expressions de jalousie, si elles sont mal comprises ou trop sévèrement réprimandées, peuvent conduire l'aîné à dissimuler ses affects afin de n'être pas exclu de l'affection de ses parents et de la douceur de la vie familiale. Pour ma part, je conseille toujours aux parents de le laisser dire ce qu'il a sur le cœur. La jalousie est un sentiment si naturel qu'il faudrait plus s'inquiéter des aînés qui ne manifestent aucune agressivité vis-à-vis de leurs rivaux que de ceux qui l'expriment ouvertement. Les faux passifs, les muets refoulés explosent toujours un jour avec brutalité. En fait, agressivité et régression traduisent une véritable idéalisation du bébé. Ces comportements gênants se soignent tout simplement par la tendresse, l'enfant ayant besoin d'être rassuré quant à l'amour que lui portent ses parents.

La jalousie s'exprime de la façon la plus manifeste lorsque les deux enfants sont séparés de deux, trois ou quatre ans, mais elle peut apparaître encore plus précocement. Pour le célèbre psychiatre Henri Wallon, elle existe dès l'âge de 9 mois, lorsque l'enfant atteint le statut psychique de « sujet ». De son côté, Jean-Pierre Almodovar, psychologue spécialiste ayant particulièrement étudié les relations dans la fratrie, avance que, si l'aîné est âgé de moins de 2 ans, la jalousie a sur lui un effet organisateur puisqu'elle l'aide dans sa différenciation de l'autre : il y a moi et il y a toi, et nous sommes deux personnes différentes. Cette étape marque le début des relations sociales. La jalousie préserve ainsi l'enfant de la confusion « moi »/« autrui ». Almodovar estime encore que, si les comportements agressifs de jalousie culminent plus tard dans le cas d'une différence d'âge de deux, trois ou quatre ans, c'est parce que le plus grand perçoit de manière négative le fait d'être imité par un plus petit. Il est perturbé par la confusion entre « moi » et « autrui », des notions qu'il n'a pas encore parfaitement intégrées.

L'enfant qui manifeste des comportements régressifs est capable d'adopter deux attitudes opposées qui lui offrent l'occasion de mieux différencier les rôles de chacun : « grand » comme ses

camarades de classe et « petit » comme un bébé sont deux supports d'identification qui témoignent de sa capacité à intégrer les notions d'espace et de temps.

Jacques Lacan a lui aussi étudié la jalousie chez l'enfant par le biais de sa théorie du « stade du miroir » : « La jalousie implique une capture imaginaire, explique-t-il, une capture par l'image de l'autre où se joue la structure du moi, le sujet s'identifiant, dans son sentiment de soi, à l'image d'un autre qui le constitue. » Selon lui, « les réactions de l'aîné, à la naissance d'un second, se différencient en fonction du degré de maturation du conflit œdipien ».

Il est aussi permis de se demander si les parents qui choisissent d'avoir des enfants rapprochés ne le font pas en raison d'une survivance de leur propre rivalité fraternelle. Inconsciemment, ne mettent-ils pas leur enfant aîné, qui traverse une période particulièrement sensible, en difficulté par un jeu d'identifications rétroactives ?

Il est toujours éclairant de prendre en compte l'histoire des parents lorsque l'on cherche à expliquer les difficultés relationnelles d'une fratrie. Grâce à leur enfant, les parents peuvent revenir en arrière, réfléchir et ressentir à quel point ils n'ont pas soldé leurs conflits avec leurs propres frères et sœurs. Il est souvent étonnant de constater que leur enfant connaît les mêmes difficultés, au même stade d'évolution et dans des circonstances similaires. Lorsque je demande aux parents qui viennent me voir avec leurs enfants en pleine rivalité fraternelle si cette situation leur rappelle celle qui les opposait à leur frère ou à leur sœur, tous me répondent « non » mais la plupart pensent « oui ». D'ailleurs, en règle générale, un peu plus tard au cours de la consultation, ils finissent par raconter une histoire qui les met en scène dans une situation de rivalité fraternelle. C'est un grand classique des consultations de pédopsychiatrie.

Avoir 3 ans et être en devenir de fraternité représente un véritable cataclysme intérieur, une incitation à la rivalité fraternelle qui conduit beaucoup d'enfants chez le psychologue ou le pédopsychiatre. Heureusement, les dernières statistiques sur la natalité en France sont réjouissantes : elles montrent que l'écart entre les naissances a tendance à s'agrandir pour se situer entre quatre et cinq ans. Les parents n'ont pas le choix : il leur faut bien vivre avec leurs petits jaloux d'enfants et se persuader, au milieu des cris et des pleurs, que la jalousie fait partie de leur développement normal. Elle offre une extraordinaire opportunité pour se dépasser, progresser et se construire. La nier est le plus sûr moyen de la renforcer, au point parfois de la transformer en une pathologie entraînant des troubles du sommeil ou des troubles du caractère. Les jalousies réprimées ou refoulées remplissent les cabinets des psychiatres et des psychologues. Car l'enfant jaloux est convaincu que, si les parents ne supportent pas sa jalousie, c'est parce qu'ils préfèrent « l'autre ».

Tom a 6 ans. Il est le frère aîné d'une petite sœur de 3 ans. Leurs caractères sont diamétralement opposés. Tom est un enfant plutôt timide. Il baisse les yeux dès qu'il croise mon regard, s'assoit sagement en face de moi et répond gentiment à mes questions, le plus souvent par oui ou par non. Sa sœur Noémie, au contraire, est à l'aise avec tout le monde ; curieuse, elle regarde autour d'elle et ne reste pas en place. Elle occupe tout l'espace de ses mouvements gracieux et monopolise la parole par ses propos interrogateurs. C'est une « chipie » qui n'hésite pas à me dire, lorsque je lui fais remarquer son exceptionnelle capacité à capter toute l'attention, que je suis un « grand menteur ». En quelques secondes, la petite séductrice a volé la vedette à son grand frère, qui vient pourtant me consulter.

Voyant Tom littéralement bâillonné, je suis contraint, pour lui permettre de s'exprimer, de faire

sortir la petite fille de la pièce, et c'est pratiquement de force qu'elle rejoint sa grand-mère dans la salle d'attente. Il ne m'aura pas fallu longtemps pour comprendre que Tom vit l'enfer sur terre ! L'enfant montre en outre une certaine disposition à se faire « manger » tout cru par sa dévoreuse de sœur. Il a besoin d'aide, d'autant plus qu'il est malheureusement à craindre que son cauchemar ne se prolonge avec les années. Dès que sa sœur aura l'âge d'avoir des copines, elle prendra un malin plaisir à les associer à ses moqueries. La timidité malade de Tom se transformera alors en une inhibition handicapante qui pourra mettre en péril son avenir.

Ses difficultés ont commencé dès son entrée à l'école. N'étant pas prêt à devenir autonome, il n'a pas supporté la séparation que lui imposait la scolarisation. Il en a éprouvé d'autant plus de douleur que sa sœur, restée à la maison, avait acquis avant lui une bonne capacité d'« individuation-séparation » : alors que pour elle la présence de sa mère toute la journée n'était pas indispensable, Tom, lui, en rêvait.

L'origine du trouble qui perturbe ce petit garçon se trouve dans son immaturité psychique et sa sœur en est le facteur déclenchant. La personnalité de Noémie n'est pas en cause, c'est celle de Tom, timide et réservé. L'histoire de Tom conduit tout naturellement à se demander ce qui a décidé ses parents à avoir un autre enfant. L'ont-ils souhaité en raison des difficultés relationnelles qu'ils éprouvaient avec le premier ? Leur désir d'un second enfant n'était-il pas un désir de réparation ? Auraient-ils rêvé que Tom soit un enfant plus à l'aise, plus expansif ?

Tom est comme il est. Ses parents n'y changeront rien ! Être parent, c'est d'abord s'adapter à l'enfant que l'on n'envisageait pas.

Le bon écart d'âge

La différence d'âge idéale entre les enfants d'une même famille est de six à sept ans. L'organisation qu'apporte à l'aîné la période œdipienne lui permet de s'identifier avec plus d'assurance au rôle parental. Les pulsions agressives cèdent alors la place à la tendresse. De plus, l'enfant de 6 ou 7 ans a eu le temps de se forger des souvenirs de famille qui lui sont personnels. Il regrette peut-être de temps en temps que sa mère soit moins disponible pour lui mais il se souvient avec délices des histoires partagées à l'heure du coucher ou de ses premières vacances au bord de la mer à la découverte des crabes. Les six, sept ou huit années qui séparent les frères et sœurs donnent au premier le temps de jouir du statut d'enfant unique. Il profite aussi de cette période pour gagner son autonomie ; il en savoure les avantages à l'arrivée du second et sait qu'il peut compter sur le réseau d'amis qu'il s'est constitué hors du cercle familial.

Dans ce cas de figure, la compétition pour conquérir l'amour des parents est moins aiguë puisque l'aîné a moins besoin de leur présence. Ce principe s'applique avec encore plus d'acuité lorsque les membres d'une même fratrie sont séparés par de nombreuses années. La relation fraternelle peut alors être minimale, avec peu d'échanges et de sollicitations mutuelles. La fille aînée adopte parfois un rôle maternant, devenant presque une seconde maman qui peut de temps à autre remplacer la vraie. Elle se prépare à la maternité. Les garçons, quant à eux, regardent le plus souvent cette situation avec amusement. Mais quelle que soit l'attitude de ces « grands » aînés, les enjeux de l'adolescence priment indiscutablement ceux de la fratrie.

En fait, pour l'adolescent, penser que ses parents ont encore une sexualité au moment où lui commence à assumer la sienne est un véritable sujet d'étonnement. J'ai reçu un jour en consultation

un adolescent qui allait devenir grand frère. Il se demandait si sa mère avait oublié sa pilule ou si ses parents avaient eu des rapports non protégés alors que l'un comme l'autre ne manquaient jamais de lui rappeler ces précautions élémentaires dès qu'il sortait avec une petite amie.

Éloge de la jalousie

Il est tout à fait normal de jalouser une autre personne, d'envier sa beauté, sa finesse, ses talents, ses réussites amoureuses... La jalousie est le ciment du narcissisme et de l'image de soi. C'est par elle que chacun de nous se construit. Elle aiguillonne le désir de savoir et stimule la recherche de soi, puisque soi ne sera jamais l'autre, puisque soi doit vivre au côté de l'autre. La jalousie est le moteur de toute compétition : le jaloux, tourmenté par le succès d'autrui, veut l'égaliser, le supplanter. Il agit pour devenir, à ses yeux, meilleur, le meilleur d'entre tous !

Le frère ou la sœur jouent un rôle important dans la constitution de la personnalité, bien au-delà de la bataille pour la possession de l'amour maternel. L'autre permet à chacun de mieux se définir par le jeu des ressemblances et des différences. Chaque nouvelle naissance dans la famille ravive les rivalités tout en modifiant la donne. L'arrivée d'un petit troisième transforme le cadet en enfant du milieu, à son tour confronté à la rivalité avec un plus petit que lui ; l'aîné, consterné, sait qu'il va devoir à nouveau supporter les « caprices » d'un petit et que ses parents seront encore moins disponibles pour lui.

L'intrus, quel que soit son rang de naissance, doit se faire une place parmi les autres en les bousculant, en les forçant à un autre partage, notamment celui de l'amour des parents. Pour vivre en famille, chacun est alors contraint de consentir à des aménagements et à des arrangements plus ou moins bien acceptés : partager la même chambre, attendre son tour pour utiliser la salle de bains, se montrer brillant en classe ou sur un terrain de sport.

Le puîné est d'abord un gêneur, celui par lequel l'aîné connaît son premier traumatisme. Il oblige la mère à limiter le lien d'exclusivité qu'elle entretenait jusqu'alors avec son enfant unique, il met en doute les sentiments d'omnipotence de l'« enfant-roi ». Il concrétise aussi la réalité de la « scène primitive », acte d'amour à l'origine de la vie. Sa naissance avive les questions de la filiation et fait naître les premières interrogations sur la sexualité : d'où viennent les bébés ? Que font les parents lorsqu'ils s'enferment dans leur chambre ?

Toutefois, il serait injuste de penser que seul l'aîné est jaloux. Le cadet nourrit, assez largement, des sentiments d'envie à l'égard de son grand frère ou de sa grande sœur en raison des prérogatives dues à l'avantage de l'âge. L'aîné gagne aux jeux, court plus vite, se voit offrir un superbe vélo à Noël ou accorder l'autorisation de sortir avec des amis...

L'intensité des réactions de jalousie est extrêmement dépendante de l'intelligence des enfants, de leur seuil de tolérance aux frustrations et des relations qu'entretient chacun d'entre eux avec ses parents. Cela explique que, si la jalousie est naturelle, elle peut être, selon les cas, supportable ou féroce. La naissance d'un autre enfant peut, par exemple, révéler la relation difficile de l'aîné avec l'un des parents, relation qui, jusqu'alors, ne s'était pas exprimée ou avait été compensée. Dans ce cas, les comportements agressifs seront appelés « méchancetés » par les parents et justifieront les punitions qui enveniment toutes les relations familiales.

Pourtant, une jalousie normale n'est jamais assimilable à de la méchanceté. Il est faux de penser que deux enfants, frère ou sœur, qui se disputent ou se battent ne s'aiment pas. Le jaloux est en

- [read online Cultural Evolution: How Darwinian Theory Can Explain Human Culture and Synthesize the Social Sciences](#)
- [download online Not Quite Right pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [read online Finale fÄ¼r Snowman \(Perry Rhodan Neo, Band 31; VorstoÄ nach Arkon, Band 7\) pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [download online Projected Shadows: Psychoanalytic Reflections on the Representation of Loss in European Cinema](#)
- [download online Straw Dogs: Thoughts on Humans and Other Animals book](#)

- <http://thewun.org/?library/Angels--A-History.pdf>
- <http://diy-chirol.com/lib/Not-Quite-Right.pdf>
- <http://unpluggedtv.com/lib/Hawthorn---Child.pdf>
- <http://www.uverp.it/library/Taste-for-All-Seasons.pdf>
- <http://interactmg.com/ebooks/Frasques.pdf>